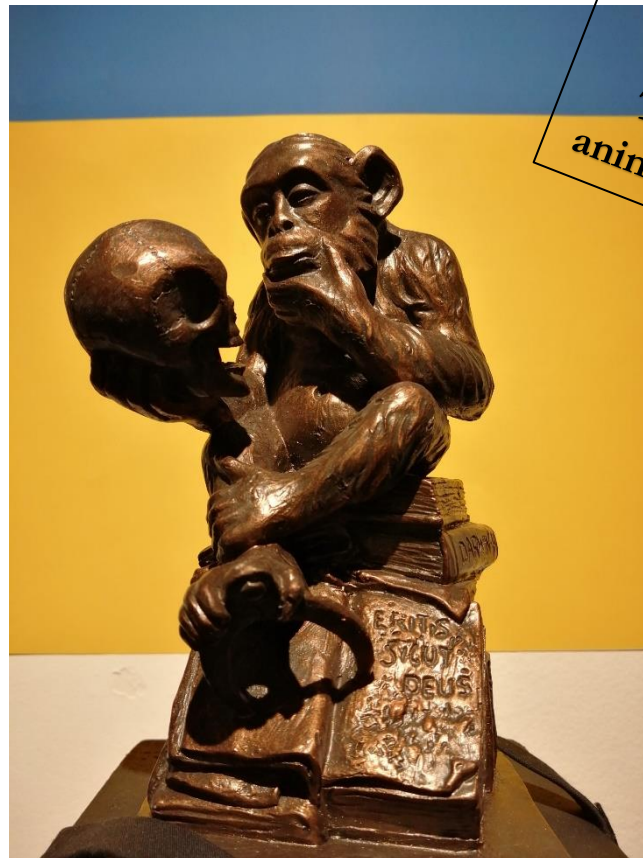




Cercle ZOO

Samedi 19 mars 2022



Le 21 mars, à l'issue du spectacle :
Table ronde scientifique
animée par Jean AUDOUZE.

**En introduction à *Zoo, ou l'assassin philanthrope*,
pièce de Vercors,**

**mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota
au Théâtre de la Ville à Paris,
du 15 mars au 12 avril 2022.**

Illustration de couverture :

***Singe avec crâne*, statuette de Wolfgang Hugo Rheinhold (1853-1900),
présentée, avec en arrière-plan le drapeau ukrainien, par Mark BLEZINGER
dans le cadre de son exposition « **Nature hybride – entre art et science** »
au Théâtre de la Ville – Espace Cardin, du 15 mars au 12 avril.**

Parmi les livres empilés, De l'Évolution de Darwin. L'inscription latine « Eritis sicut Deus » (« Vous serez comme Dieu ») figurant dans le livre ouvert, est la reprise de la parole de Satan dans la Genèse 3 :5 tentant Adam et Ève afin qu'ils mangent le fruit défendu : « Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux... »

L'Académie populaire du théâtre et des arts du récit
(APTAR)

tient à remercier
Emmanuel Demarcy-Mota
Christophe Lemaire
Jean Audouze
et toute l'équipe du Théâtre de la Ville,

pour la chaleureuse hospitalité offerte aux cercles de lecture qu'elle anime,
fruit d'une complicité intellectuelle et artistique déjà ancienne
mais toujours renouvelée.

*Este, que aqui aportou,
Foi por não ser existindo.
Sem existir nos bastou.*

**Celui qui cette rive aborda
Il fut, sans pour autant exister.
Sans exister il nous fonda.**

Fernando PESSOA, « Ulisses »
(« Ulysse »).

« **Hors de l'imagination commune des êtres humains**, il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, pas de droits de l'homme, ni lois, ni justice, pas de mythes, de légendes ni de personnages.

Avec l'apparition de la fiction, de grands nombres d'inconnus peuvent coopérer avec succès en croyant à des mythes communs. (...)

Une réalité imaginaire n'est pas un mensonge. C'est une chose à laquelle tout le monde croit.

La difficulté n'est pas de raconter l'histoire, mais de convaincre tous les autres d'y croire. »

Zoo
d'après *Zoo, ou l'Assassin philanthrope* et *Les Animaux dénaturés*
de Vercors

Version scénique, mars 2022
Mise en scène : Emmanuel Demarcy-Mota

Première partie

VERSION POUR LE JEU

Petit échauffement espace/corps, exercice emprunté à Jos Houben et à la pédagogie théâtrale de Jacques Lecoq : **Bipèdes, quadrupèdes, quadrumanes ?...**

Actualité d'une question ancienne : Trois extraits classiques qui se répondent (pour trois groupes lecteurs)

EXTRAIT 1

Ponctuation actualisée, mise en page pour un groupe lecteur

- S'il y avait [des] machines qui eussent les organes et la figure extérieurs d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas, en tout, de même nature que ces animaux ;
- [alors que], s'il y en avait qui eussent la ressemblance de nos corps et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela des vrais hommes. (...)
- Le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées. (...)
- Le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien, ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par connaissance (...).
- Par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car (...) on voit que les pies et les perroquets peuvent préférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire, en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent (...).
- Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. (...)
- Il n'y a point [d'erreur] qui éloigne [plus] les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même nature que la nôtre,
- et que par conséquent nous n'avons rien à craindre ni à espérer après cette vie, non plus que les mouches et les fourmis; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et par conséquent qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui. »

EXTRAIT 2

(en vers)

(...) L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose;

(...) J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait,
Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi.
Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
À confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
À présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'une et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
(...) Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:

EXTRAIT 3

« Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds ;

qui vous donnez sans pudeur de la hauteur et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ;

espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ;

approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en commun proverbe : des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe ? Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : L'homme est un animal raisonnable. Qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ?

C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. Laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités.

(...) [Si] l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ;

que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ? » Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements ! quelle boucherie ! »

Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-

vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ?

Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement ;

car avec vos seules mains que vous pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper.

Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres, plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice :

et c'est là encore où gît la gloire ; elle aime le remue-ménage, et elle est personne d'un grand fracas. (...)

Seconde partie

DE VERCORS À VERCORS

1. Présentation de *ZOO* par le Théâtre de la Ville

Zoo. Trop humain ? Une œuvre qui réveille notre passé, interroge le présent et imagine l'avenir, adaptée du célèbre roman *Les Animaux dénaturés*.

Ce projet est né d'une invitation du Musée d'Orsay à Emmanuel Demarcy-Mota et la Troupe du Théâtre de la Ville. Il s'agissait d'imaginer une création en lien avec l'exposition *Les origines du monde. L'invention de la nature au XXI^e siècle*. Son originalité est d'associer des conseillers scientifiques tels que la neurochirurgienne Carine Karachi et l'astrophysicien Jean Audouze à l'ensemble du processus, pour mesurer combien les questions soulevées ici, en un temps rendu incertain par la pandémie, sont comme les premières échappées d'une boîte de Pandore aux profondeurs indéfinies.

Zoo s'empare des questions qui se posent, notamment depuis *L'Origine des espèces* de Darwin en 1859, sur l'homme et l'animal. La pièce est une adaptation par Vercors lui-même de son célèbre roman *Les Animaux dénaturés*. Revenant sur les traces du fameux « chaînon manquant », la pièce organise les débats sous forme de procès, réunissant force témoins et interrogatoires. Humanité et humanisme viennent y occuper une place centrale.

Rencontre lundi 21 mars, à l'issue de la représentation : *L'HOMME ET L'ANIMAL*
Avec **Emmanuel Demarcy-Mota**, **Jean Audouze**, astrophysicien, **Marie-Christine Maurel**, biologiste et **Georges Chapouthier**, biologiste et philosophe.

2. Entretien avec Vercors en 1964

(programme du TNP, repris dans le programme du Théâtre de la Ville mars 22)

Au cours de mes recherches, j'ai toujours essayé de démontrer que ce qui distingue l'homme de l'animal ou plutôt ce qui distingue leurs comportements, c'est que l'animal subit la nature tandis que l'homme lutte pour la dominer. Si on l'accepte, cela signifie : « nous sommes des rebelles : nous voulons percer les secrets interdits », à commencer par le plus grand mystère de tous : la nature même de la raison, qui nous permet de chercher. (...)

Je me suis aperçu que personne ne pense le problème n°1 de savoir d'abord ce que nous sommes, nous les êtres humains, ou plutôt ce que nous entendons précisément par-là, par ce mot « humain ». Alors j'ai voulu montrer qu'**il pourrait y avoir des cas où il faudrait, où l'on serait obligé de se le demander**. Et j'ai commencé à chercher pour imaginer ce genre de cas. Or j'avais eu de longues discussions avec un ami britannique (c'est peut-être pour cela que mon histoire se passe en Angleterre), anthropologue de formation, qui prétendait que de vouloir, comme je le faisais, définir l'homme par la psychologie ou la morale, par la rébellion,

cela n'avait pas de sens parce que l'homme est d'abord un animal zoologique, et que si l'on veut le définir, il faut d'abord le définir par la zoologie. Mais quand je lui demandais de le faire, de définir la limite zoologique entre l'homme et l'animal, c'est-à-dire quelle constitution zoologique devrait avoir un anthropopithèque pour être encore classé singe, ou pour être classé déjà homme, il n'a pas pu me répondre. Heureusement pour mon ami il n'y a plus d'anthropopithèques, ainsi cela ne tirait pas à conséquence. Mais s'il y en avait encore ? Si un jour on en trouvait quelque part en Malaisie ? Qu'est-ce qu'on en ferait ? **Du gibier ou des électeurs ?**

3. La scène inaugurale du roman et de la pièce

VERSION POUR LE JEU

(pour binômes de lecteurs)

Les Animaux dénaturés, station 1

Cette histoire, naturellement, commence par un cadavre. Je m'excuse de la banalité d'un tel début, mais ce n'est pas ma faute.

C'était d'ailleurs, avouons-le, un tout petit cadavre.

[Le Docteur Figgins], après s'être penché une seconde sur le berceau, se releva et regarda Douglas avec une expression, comme on dit, professionnelle. C'est-à-dire que son visage sut artistement mêler des plis propres à manifester tout ensemble la gravité, le blâme, le doigté et la compassion.

Les Animaux dénaturés, station 2

— Je crains que vous ne m'avez fait venir un peu tard...

— C'est justement, dit Douglas d'une voix neutre, ce que je voulais vous faire constater.

— Pardon ?

— L'enfant est mort, je suppose, depuis trente-cinq ou quarante minutes ?

— Bon sang, alors, monsieur, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt ?

— Vous ne m'avez pas compris, dit Doug. Je l'ai piqué avec une forte dose de chlorhydrate de strychnine.

Les Animaux dénaturés, station 3

— Mais c'est un meurtre !

— N'en doutez pas.

— *What the devil !* Mais pourquoi... Comment avez-vous pu... Il faut avertir la police.

— J'allais vous en prier.

Les Animaux dénaturés, station 4

L'inspecteur était un homme aimable, très blond, d'aspect timide, fort distingué.

— C'est vous le père, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Votre femme est là-haut ?

— Oui. Je puis la faire descendre, si vous voulez.

— Oh ! non, dit l'inspecteur. Je ne veux pas faire lever une accouchée. J'irai la voir tout à l'heure.

— Je crains que vous ne fassiez confusion. Cet enfant n'est pas d'elle...

Les Animaux dénaturés, station 5

— Oh !... ah... *well*. La... euh... la mère alors est-elle ici ?

— Non.

— Ah... ou est-elle ?

— On l'a ramenée hier au Zoo.

— Elle est employée là-bas ?

— Non. Elle est pensionnaire.

— Pardon ?

— La mère n'est pas une femme, à proprement parler. C'est une femelle de l'espèce *paranthropus erectus*.

Les Animaux dénaturés, station 6

L'inspecteur s'approcha. Ses cils blonds papillonnaient comme des mites.

— Monsieur Templemore, qu'est-ce que vous attendez de nous ?

— Que vous fassiez votre métier, inspecteur.

— Mais quel métier, monsieur ? Cette petite créature est un singe, cela se voit. Pourquoi diable vouloir...

— J'ai tué mon enfant, inspecteur.

Les Animaux dénaturés, station 7

Le visage de l'inspecteur se couvrait d'une petite sueur fine.

— Sous quel nom a-t-on inscrit la mère ?

— Sous le sien, inspecteur. « Femme indigène de Nouvelle-Guinée, connue comme Derry ».

— Fausse déclaration ! Tout cet état civil est sans valeur.

— Fausse déclaration ?

— La mère n'est pas une femme.

— Cela reste à prouver.

— Comment ! Mais vous-même...

— Les opinions sont partagées.

— Partagées ! Sur quoi, partagées ? Quelles opinions ?

— Celle des principaux anthropologues, sur l'espèce à laquelle appartient le *Paranthropus*. C'est une espèce intermédiaire : homme ou singe ? Ils ressemblent aux deux. Il se peut très bien que Derry soit une femme, après tout.

4. Passages à la scène : *Zoo, ou l'assassin philanthrope*

Disposition scénique prévue par Vercors

Quelques éléments simples représenteront l'essentiel d'une cour de justice, en l'espèce la cour criminelle britannique de Old Bailey, à Londres.

Certains témoignages commencés à la barre du tribunal se poursuivront en *flash-back* sur le devant de la scène, les acteurs étant alors isolés, dans un cercle de lumière, du reste du tribunal : celui-ci, toutefois, tout en s'effaçant dans la pénombre, devra rester suffisamment visible pour qu'il soit apparent que c'est bien la suite du même témoignage que les juges écoutent.

Quant au contraire, au cours d'autres tableaux, l'action se déroulera hors de l'avis du tribunal, le tribunal devra s'effacer tout à fait dans une obscurité complète.

Acte 1, tableau 3 / séquence 10 version TDV 2022

Le juge Draper : Qui entendons-nous à présent ?

Minchett (procureur) : Monsieur Cuthbert Greame, chef de l'expédition qui a découvert cette nouvelle espèce. C'est bien vous, monsieur Greame, qui dirigez l'expédition ?

Greame (Cuthbert, anthropologue) : Oui..., bien que... enfin, si vous voulez...

Minchett : Et quel était le but ?

Greame : Quel but ? De quoi parlez-vous ? Pourquoi nous allions en Nouvelle-Guinée ?

Minchett: Vous y cherchiez cette nouvelle espèce ?

Greame: Non, nous ne sommes pas idiots...

Minchett: Pourtant, vous les avez trouvés ?

Greame: Dites plutôt qu'ils se sont fourrés dans nos pattes. Mais qu'est-ce que ça prouve ? Vous cherchiez, vous, quelque chose qui n'existe pas ? Pas une chance sur un milliard... ! Le dernier avait disparu il y a plus d'un million d'années.

Minchett: Le dernier quoi ?

Greame: Anthropopithèque. Le sinanthrope, si vous préférez. Ou l'australopithèque africain, à moins que ce ne soit le kényanthropithèque ou le paranthropithèque

éthiopien (ou le salopiaupithèque... ou le buffalopithèque)... Il y en a des tas, vous savez.

Minchett: Alors que cherchiez-vous en Nouvelle-Guinée ?

Greame : Une mandibule ! Une mandibule fossile. Il y a 267 sortes de mandibules : la première des mandibules c'est...

Minchett: Répondez à la question.

Greame : Qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, des pithécanthropes vivants ? Ils nous ont surtout compliqué la vie ! En plus, on n'a jamais retrouvé l'endroit.

Draper (Juge): L'endroit de quoi ?

Greame: De la mandibule. Et tout ça à cause de Pop !

Minchett: Ne pourriez-vous pas vous exprimer plus clairement ?

Greame: Je ne suis pas un orateur, je suis paléoanthropologue.

Minchett: Qui est Pop ?

Greame: Pop c'est le père Dillighan. Un excellent paléontologue, sauf qu'il croit que l'évolution obéit à un plan divin. Quand on est prêtre, on ne devrait pas s'occuper de sciences exactes. Ou alors, laisser les Papous tranquilles. Ils les avaient tous convertis et il ne s'occupait que de leur catéchisme. Résultat, on s'est trompé de forêt vierge. Heureusement qu'on a rencontré la professeure Krebs. Je ne sais pas ce qu'on aurait fait sans elle. C'est avec elle qu'on a eu l'idée de faire un test d'hybridation sur des femelles de cette espèce.

Minchett: Et vous avez ramené ces vingt femmes fécondées par bateau en Europe ?

Greame: Oui, et une a été ramenée en avion avec Douglas. Ça s'inscrivait dans ses projets.

Minchett: Et vous avez obtenu que soit gardée secrète l'arrivée de cette nouvelle espèce ?

Greame : Oui. Pour être le premier à annoncer cette grande découverte scientifique.

Présidente du jury : M. Greame, pourriez-vous mettre un peu d'ordre dans votre récit ?

Greame : Je vous ai déjà dit que je ne suis pas un orateur. Faites donc venir ma fille. C'est elle la cheffe.

Séquence 23 version TDV 2022

N.B. : Composée de *Zoo*, acte II, tableau 8 (en partie) + *Les Animaux dénaturés*, chap. VIII (la visite du vieux tropi)

(...)

Draper, à Sybil : Pourrions-nous demander à quelques anthropologues de se mettre d'accord sur une définition claire de l'espèce humaine ?

Kreps : Vous aurez de vrais cheveux blancs avant que vos anthropologues parviennent à s'entendre !

Draper à Sybil : Est-ce donc si difficile ?

Sybil : C'est arbitraire. Comme toutes les classifications. La nature ne classe pas ; c'est nous qui le faisons, par commodité. Il vaudrait mieux tirer au sort, cela irait plus vite. Et ce ne serait pas moins exact.

Minchett : Mademoiselle, n'êtes-vous pas en train de jeter le trouble dans l'esprit du jury ? Je me demande ce que répondrait votre père ?

Greame : Je dirais que la première folie, c'est d'être allé les découvrir, ces créatures ! C'est une catastrophe sans précédent ! Puisqu'on peut mettre en doute, par leur seule existence, l'unicité de l'espèce humaine. Quand il y avait un trou béant qui faisait la frontière entre la brute humaine la plus sauvage et le grand singe le plus intelligent, l'abîme entre les deux était si profond qu'une molaire de plus, une vertèbre de moins, ne faisait pas douter que cette brute soit quand même un homme. Nous étions bien tranquilles. Et voici que cette créature intempestive remet tout en question.

Je me souviens qu'un matin, j'ai vu arriver un vieux tropi, tout seul. Il s'est approché du camp sans hâte, mais sans crainte ; il a commencé à déambuler lentement entre les tentes de l'expédition, comme si c'était la chose la plus normale du monde. Puis il s'est arrêté devant moi. J'étais en train de me raser et j'avais le visage barbouillé de mousse. Il m'a dévisagé. Puis il a pris dans sa main gauche la pierre taillée qu'il tenait dissimulée dans sa main droite, et il l'a lentement passée sur sa poitrine velue, dans un geste de douceur pacifique. Et puis il est reparti. J'ai bien essayé de le retenir en lui offrant la moitié d'un jambon, mais sans succès. Je n'ai pas insisté. Et le vieux tropi a regagné tranquillement sa falaise avec une certaine noblesse.

ANNEXES

TEXTE INTÉGRAL

des extraits classiques abordés en première partie

Descartes, *Discours de la méthode*, V

Le Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences parut en 1637, en français, accompagné de trois traités : *La Dioptrique*, *Les Météores* et *La Géométrie*. C'est le premier ouvrage philosophique et savant écrit et publié en français, et son influence sera considérable : « Si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens » (*Discours de la méthode*, VI)¹.

La cinquième partie du *Discours de la Méthode*, intitulée : « Ordre des questions de physique » et contenant la thèse qui sera ensuite appelée celle des « animaux-machines », inscrit cette réflexion entre les « Preuves de l'existence du Dieu et de l'âme humaine, ou fondements de la métaphysique » (Partie IV) et « Les choses requises pour aller plus avant en la recherche de la nature » (Partie VI et finale du traité).

« [...] Ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.

Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir que, s'il y avait de telles machines qui eussent les organes et la figure extérieurs d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux ; au lieu que, s'il y en avait qui eussent la ressemblance de nos corps et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours **deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela des vrais hommes. Dont le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées.** Car on peut bien

¹ *Op. cit.* p. 179.

concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes, comme si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on veut lui dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. **Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par connaissance,** mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière ; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie de même façon que notre raison nous fait agir. Or, **par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes.** Car c'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car **on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire, en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent ; au lieu que les hommes qui, étant nés sourds et muets, sont privés des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui, étant ordinairement avec eux, ont loisir d'apprendre leur langue. Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. (...)** Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent des passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage; car s'il était vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourraient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. »

Descartes s'explique à la fin de la V^e partie sur la visée de sa description comparative entre l'homme et les animaux : il s'agit avant tout de faire barrage à toute forme de matérialisme :

« Je me suis ici un peu étendu sur le sujet de l'âme, à cause qu'il est des plus importants: car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir ci-dessus assez réfutée, **il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même nature que la nôtre, et que par conséquent nous n'avons rien à craindre ni à espérer après cette vie, non plus que les mouches et les fourmis; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et**

par conséquent qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui; puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la détruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle. »

La Fontaine, *Fables*,
Livre IX, 20 et 21
« Discours à Madame de la Sablière »
suivi de « Les Deux rats, le Renard et l'Œuf »

1678

Iris, je vous louerais: il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non
Où parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;

Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
À pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit: elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle:
« L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté:
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur:
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait,
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi.
Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
À confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,

À présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

**Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.**

Non loin du Nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'une et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.
 C'est le roi polonais. jamais un roi ne ment.
 Il dit donc que, sur sa frontière,
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
 Le sang qui se transmet des pères aux enfants
 En renouvelle la matière.
 Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes.
 Corps de garde avancé, vedettes, espions,
 Embuscades, partis, et mille inventions
 D'une pernicieuse et maudite science,
 Fille du Styx, et mère des héros,
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens et l'expérience.
 Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
 Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
 Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
 Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
 Ce que j'ai déjà dit: qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
 Que la mémoire est corporelle;
 Et que, pour en venir aux exemples divers,
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent,
Tout obéit dans ma machine
À ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême;
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
 Eh! qui guide les cieux et leur course rapide!

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante, après tout, n'a point:
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce:
Il n'est pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'était maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse:
Comment sauver l'œuf? Le bien emballer,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner:
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:

Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
À l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé:
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

N.B. : La Fontaine reprend ici dans cette hypothèse conclusive les idées de Gassendi.

La Bruyère

Les Caractères

Des Jugements

119

(VI^e éd. : 1691)

« Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la hauteur et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisent toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ; approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en commun proverbe : des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe ? Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : L'homme est un animal raisonnable. Qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. Laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature ; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau » ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier. » Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme. » Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux » ; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ? » Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements ! quelle boucherie ! » Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que vous

pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres, plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice : et c'est là encore où gît la gloire ; elle aime le remueménage, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avait trouvé le secret de les faire vivre : il leur avait mis à chacune une salade en tête, leur avait passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse ; rien ne leur manquait, et en cet équipage elles allaient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont Athos, pourquoi non ? une âme serait-elle embarrassée d'animer un tel corps ? elle en serait plus au large : si cet homme avait la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penserait de petits marmousets ainsi équipés, et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée ? N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre : est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un géant, d'un Athos, que vous parlez ? (...).

QUELQUES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES commentées

« Certes nous sommes capables de dévouement pour nos proches et nos amis, mais sommes-nous sûrs que nos cousins anthropoïdes n'en font pas autant? De même, nous admirons une belle femme (un bel homme), une belle fleur, mais pouvons-nous affirmer que nos cousins n'éprouvent pas des sentiments similaires en face d'une belle (d'un beau) chimpanzé? »

Georges Chapouthier, *Kant et le Chimpanzé, Essai sur l'être humain, la morale et l'art*, Paris, 2009, Belin, coll. Pour la science, Introduction, p.8.

« Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon*. Il vous répondra que c'est sa femelle avec ses deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. »

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BEAU, BEAUTÉ »

Sur l'œuvre de Vercors



VERCORS (pseud. de BRULLER, Jean), *Le Silence de la mer*, Paris, - 1^e éd. 20 février 1942, complétée du prospectus comportant la profession de foi des Éditions de Minuit.

Le Silence de la mer et autres récits, éd. établie et présentée par Alain Riffaud, Le Livre de poche, 2018.

Le « logo à l'étoile » des Editions de Minuit, créées dans la clandestinité par Vercors et Jean de Lescure, a été dessiné par Vercors, qui débuta comme dessinateur et illustrateur.

VERCORS (pseud. de BRULLER, Jean), *Les Animaux dénaturés*, Paris, Albin Michel 1952, Le Livre de Poche, 1957 (nombreuses rééditions).

En 1947, rééditées dans les années 50, paraissent deux œuvres majeures sur les camps, dont le titre interroge l'espèce humaine :

- à Turin *Se questo è un uomo (Si c'est un homme)*, de Primo Levi, qui sera traduit en France en 1961 (Buchet – Chastel);

- *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, 1^e éd. Editions de la Cité universelle, puis réédition chez Gallimard en 1957.

VERCORS (pseud. de BRULLER, Jean), *Zoo*, d'après *Les Animaux dénaturés*, Paris, Magnard, coll. Classiques contemporains, ed. par Jocelyne Hubert, 2003.

Zoo a été créée au festival de Carcassonne, dans une mise en scène de Jean Deschamps, le 24 juin 1963 ; reprise en février 1964 à Paris au Théâtre National Populaire, dir. Georges Wilson ; reprise en novembre 1975 au Théâtre de la ville à Paris, dans une mise en scène de Jean Mercure. La première version mise en scène par Emmanuel Demarcy-Mota a été créée au Musée d'Orsay, le 8 juillet 2021.

Sur les résonances scientifiques actuelles de l'œuvre

- CHAPOUTHIER, Georges, *L'Homme, ce singe en mosaïque*, Paris, Odile Jacob, 2001.
- CHAPOUTHIER, Georges, *L'Animal humain, Traits et spécificités*, L'Harmattan, coll. sous la dir. de Chapouthier, 2004.
- CHAPOUTHIER, Georges, *Kant et le Chimpanzé, Essai sur l'être humain, la morale et l'art*, Paris, 2009, Belin, coll. Pour la science.
- CHAPOUTHIER, Georges, et KAPLAN, Frédéric, *L'Homme, l'Animal et la Machine*, CNRS éditions, coll. « Le bouquet scientifique » dir. Jean Audouze, 2011.
- CHAPOUTHIER, Georges, *Sauver l'homme pour l'animal*, 2020, éd. Odile Jacob.
- MAUREL, Marie-Christine, *Les Origines de la vie*, Paris, Le Pommier, 2017.
- MAUREL, Marie-Christine, *La Naissance de la vie : de l'évolution prébiotique à l'évolution biologique*, Paris, Dunod, 2003.

Sources d'inspiration possibles des *Animaux dénaturés*

Parmi les **récits d'exploration tropicale vers l'inconnu**, l'un des modèles très plausibles de Vercors est le best-seller d'Arthur Conan Doyle, *The Lost Word, (Le Monde perdu)*, paru en 1912.

Lui-même très inspiré du *Voyage au centre de la terre*, de Jules Verne, où les explorateurs rencontrent des dinosaures survivants et entrevoient un homme primitif dans les entrailles du globe, *Le Monde perdu* aura une postérité considérable au cinéma, de *King Kong* à *Jurassic Park*.

Sir CONAN DOYLE, Arthur, *Le Monde perdu*, traduit de l'anglais par Gilles Vauthier, Paris, Gallimard, 1978.

Vercors n'est pas sans s'amuser à donner au Krebs de son histoire quelque ressemblance physique avec Conan Doyle lui-même :

« Ses yeux, entre les paupières boursouflées, prenaient, fût-ce dans la colère, l'expression rieuse de l'éléphant. Il portait une moustache de phoque où traînait généralement quelque relief de ses repas... »



Implications philosophiques et socio-politiques de la question de « ce qui fait l'humain »

Le roman comme la pièce de Vercors n'ignorent pas l'usage raciste et eugéniste qui peut être fait de l'interrogation sur la limite entre l'humain et l'animal, de la recherche d'une « essence » de l'un et de l'autre.

Au chapitre IX des *Animaux dénaturés*, il suscite la figure d'un Australien, compatriote de l'homme d'affaires Vancruysen, un certain Julius Drexler. « Anthropologue de renom », celui-ci s'empresse, pour faire obstacle aux visées d'exploitation des tropis par Vancruysen et afin de servir les intérêts de son concurrent, de déclarer que les tropis sont des hommes... mais avec des conclusions « machiavéliques » : « Il n'y a pas d'espèce humaine, il n'y a qu'une vaste famille d'hominidés, qui descend l'échelle des couleurs, au sommet de laquelle est le

Blanc... »² Commentaire immédiat de Douglas et des explorateurs : « Voici donc tout prêts à renaître le fantôme grimaçant du racisme et de ses infernales séqueles ». Peu après, on apprend que « tous les journaux de l'Union Sud-Africaine ont reproduit l'article de Drexler, avec de gros titres » et que « le *Durban Express* pose déjà la question : " Les nègres sont-ils des hommes ?" » — rappelons au passage que dans l'Histoire, il faudra attendre le 10 mai 1994 et l'élection de Nelson Mandela pour que naisse une nouvelle Afrique du Sud, qui résiliera l'apartheid.

Les controverses, orchestrées par des hommes blancs depuis leur soi-disant suprématie, pour attribuer ou non « une âme » à des peuples qu'ils avaient colonisés et exploités, ont donné lieu à des textes nombreux et célèbres.

Deux références incontournables :

. La scénarisation, par **Jean-Claude CARRIÈRE**, en 1992 sous forme de roman dramatique et de téléfilm, de l'historique *Controverse de Valladolid*, qui eut lieu en Espagne sous Charles Quint, en 1550 et 1551, et qui opposa Bartolomé de Las Casas, défenseur des Indiens, au philosophe Sepúlveda, sur la légitimité morale de réduire les Indiens en esclavage — et non sur la légitimité de l'esclavage lui-même, malheureusement.

. Au XVIII^e siècle, cette question va être abordée plus frontalement, notamment dans une page d'ironie restée célèbre, où Montesquieu réalise, pour mieux en montrer l'indécence, un pot-pourri de tous les pseudo-arguments esclavagistes, depuis Aristote jusqu'au commerce triangulaire, en passant par la sempiternelle question de l'âme...

. **MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, XV, chapitre « De l'esclavage des nègres »**

« Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir... »

On note que **Vercors se montre un lecteur très précis de Montesquieu.**



Le Silence de la mer,
dans l'adaptation de Jean-Pierre Melville.

² *Op. cit.*, p. 118.